

d'orgueil a pu plaire quelques jours, comme toute idée de liberté ; mais lorsque l'expérience eut démontré ses conséquences ; lorsque les extravagances et les dévergondages d'une raison sans autorité et sans guide, eurent mis à nu ce qu'il y avait de dangereux et de perfide dans cette philosophie qui conduit à deux abîmes, le déisme et l'indifférentisme, il fallut bien reconnaître qu'on s'était trompé en décernant une apothéose à ce moine impudique, qui n'avait de grand que son orgueil et ses passions brutales ; il fallut bien reconnaître que ce qu'on appelait le produit de son génie était depuis le commencement du monde inspiré, dit et redit par tous les débauchés, même les plus vulgaires : *il n'y a pas de Dieu, ou il n'y a de Dieu que moi et selon moi*. Ce n'était pas nouveau que ce désir de saper les dogmes qui épouvantaient, de détruire les préceptes qui gênaient, de mettre à la place une liberté de jugement sans limites, de fabriquer une morale et une religion commode et appropriée à tous les goûts. Dites nous ce qu'a fait autre chose le moine Martin ? Mais il a réussi, parce que le hasard l'a servi en le plaçant dans un siècle, dans un pays, dans des circonstances où les passions mauvaises dont il était l'apôtre lui firent cortège et lui tinrent lieu du sabre de Mahomet. L'étudiant de première année sait aujourd'hui cela, et il est devenu impossible de réhabiliter sous aucun rapport, même sous celui du plus mince génie, la mémoire ridicule et souillée du père de la réforme. Eh bien, durant des siècles on prit la révolte des passions, formulée en religion, du moine impudique pour quelque chose de nouveau et de grand ; et on appela l'ère de ces aberrations les siècles de la raison. Cette pauvre raison promet enfin de devenir raisonnable : après avoir parcouru le cercle désespérant de toutes les erreurs du rationalisme, elle s'est trouvée de conséquence en conséquence ramenée à son point de départ, au catholicisme. L'épreuve a été longue, la lutte contre Dieu et son église a été acharnée, la raison ne s'est rendue qu'après mille défaites, qu'après avoir épuisé toutes ses forces et toutes ses ressources. Tant mieux ; ce triomphe si longtemps disputé vaut mieux qu'une victoire facile, ses résultats seront durables, parcequ'il auront été chèrement achetés, et qu'il ne restera plus au rationalisme d'essais qu'il n'ait tentés. Telle est la situation présente des esprits en face du catholicisme toujours grand et fort, toujours calme et puissant, dans les combats comme après la victoire. Les catholiques sincères ne doutent jamais de ses succès futurs ; mais on pouvait, sans manquer de foi et de confiance, s'attendre que dans un jour plus éloigné les rapides et décisifs triomphes que nous sommes appelés à contempler. La situation actuelle du catholicisme est si belle, que l'espérer il y a quelques années seulement eut semblé une présomption. Comme nous le disions tout à l'heure, toutes les sectes, toutes les religions gravitent vers Rome le centre divin des croyances : non seulement les individus dans chacune d'elles se convertissent et viennent chercher un refuge dans nos rangs, mais les sectes se divisant, se combattant de plus en plus, en Allemagne surtout (c'est là que prit naissance l'erreur protestante, c'est là aussi que doit commencer la réparation), sont ramenées à leur insçu, par des principes et des conséquences rigoureuses, à l'église catholique. Pour plusieurs d'entre elles, il ne manque qu'un aveu et une dernière démarche pour que nous puissions les embrasser comme des sœurs dans la foi. Quant au puséisme, tout le monde connaît ses progrès, plus rapides et plus universels de jour en jour ; on sait la maladroite opposition de ses ennemis, dont nous les bénissons du reste, car ils ont plus efficacement hâté ses triomphes, en voulant de la sorte les empêcher, que n'ont fait les efforts des partisans des nouvelles doctrines. Et ce que nous avons déjà signalé comme un fait particulier à notre époque, c'est la conversion des juifs. Il est étonnant combien de ces enfans d'Israël ont abandonné la synagogue pour la religion du Crucifié. Pour apprécier dignement ce fait, il faut, non pas considérer la distance immense qui sépare les deux croyances et les deux cultes, mais se souvenir que les juifs pour arriver à nous ont suivi la même voie que les protestans. Le rationalisme s'est aussi emparé du judaïsme ; des philosophes ont aussi jeté là des germes de doute, de libre examen, de principes proclamés régénérateurs. De là l'incrédulité d'abord, puis l'indifférentisme, puis les conséquences qui provoquent le réveil, puis l'appel à des croyances et à la saine raison ; et le catholicisme a vaincu. Sans doute qu'il y aura longtemps encore, qu'il y aura toujours des utopies et des errements religieux et philosophiques ; sans doute que nous ne verrons pas la religion du Christ régner en souveraine sur tous les peuples et sur toutes les intelligences sans excep-

tion ; mais son règne et ses triomphes d'aujourd'hui, dans un siècle tant vanté pour ses progrès et ses lumières (et vanté à bon droit ; car nous n'aurons jamais la manie de dénigrer notre siècle qui est beau, qui est grand, quoiqu'en disent certains esprits qui ne veulent rien voir de beau et de grand que ce qui n'est plus ; nous l'avons déjà dit et nous le répétons, nous croyons valoir autant que ceux qui nous ont précédés ; et si c'était le lieu de nous en expliquer nous pourrions aisément démontrer la vérité de ce que nous disons) les triomphes du catholicisme, disons nous, dans un siècle tel que le nôtre, ne sont-ils pas aussi glorieux qu'à aucune époque de son histoire ? Qu'on nous dise même une époque où il eut des luttes à soutenir aussi difficiles et conséquemment des triomphes aussi beaux ? L'orgueilleuse raison, émancipée comme nous le disions plus haut ; la science promenant son scalpel sur toutes les vérités religieuses, et sociales, naturelles et surnaturelles ; l'indifférentisme, plaie hideuse qu'ont créée les doctrines d'une philosophie sans vérité ; le sensualisme protestant avec toutes ses conséquences ; les passions et enfin les habitudes d'une guerre intellectuelle de trois siècles à l'Église de Dieu, ne sont-ce pas là des adversaires plus redoutables et plus difficiles à vaincre que les persécuteurs et les adversaires de tous les tems ? Nous avons donc toute raison de dire que ce qui se passe au milieu de nous constate pour l'Église un triomphe plus grand que tous ceux qui ornent les pages glorieuses de son histoire. Oh ! bénissons Dieu de nous avoir destinés à être les témoins de si belles et saintes victoires. Bénissons le surtout de nous avoir choisis pour combattre ses glorieux combats, pour propager son règne de plus en plus, pour hâter le moment où les frères que nous pleurons nous seront rendus pour ne plus faire ensemble qu'une seule et grande famille. Cette destinée est assez belle pour ne pas laisser de regrets ; et si l'avenir ne trompe pas nos espérances, la gloire et le bonheur qu'il nous réserve dépasserait encore ce que nous aurons rêvé de plus beau.

Pour servir de complément à ce que nous venons de dire à la louange de notre époque, nous n'aurions qu'à enregistrer toutes les œuvres et institutions de religion et de charité qu'a vues naître et se propager notre siècle. Dans aucun tems la charité et la foi catholiques n'ont produit des œuvres aussi nombreuses, aussi admirables, avec des moyens aussi bornés. La nomenclature des institutions fondées depuis une douzaine d'années seulement remplirait des pages. Et ce ne sont pas des institutions éphémères et impuissantes, comme celles d'une froide philosophie ou d'une philanthropie menteuse. Inspirées par l'esprit de vie elles grandissent et se fortifient bientôt pour produire et répandre leurs fruits partout avec abondance et générosité. Mille essais infructueux ont été tentés par les hommes du siècle pour imiter au moins les prodiges du catholicisme : des sociétés ont été formées, des organisations admirables de combinaisons ont été créées, des sommes immenses ont été prodiguées pour mener à bien des œuvres décorées de noms fastueux, mais impuissantes à faire du bien. Il n'y a pas jusqu'au protestantisme qui n'ait voulu dans cette dernière année ressusciter des ordres religieux à sa façon, des imitations de couvens, d'hospices et d'institutions catholiques. Il avait, ainsi que les autres, oublié une seule chose dans toutes ces institutions, c'était de leur donner une âme, de leur donner l'esprit et le sentiment catholique. Allez donc demander du désintéressement, de l'abnégation, de l'héroïsme, des dévouemens, de la charité en un mot, aux philosophes calculateurs, aux phalanstériens, aux humanitaires, et au sensualisme protestant ! Des gens qui feront des métiers, qui accepteront des places dans un hôpital ou dans une école, voire dans une prison, comme dans un magasin, pour de l'argent, vous en trouverez beaucoup ; et ils feront des œuvres à l'avenant, cotées et tarifées comme une pièce d'indienne. Mais qu'ils nous montrent un frère des écoles chrétiennes, et ce qui est plus admirable encore, ce qui forme le type des créations charitables et à jamais étonnantes du catholicisme, qu'ils nous montrent une sœur de la charité, et nous les proclamerons des thaumaturges. Mais ils sont et ils demeureront à jamais à cent pics au dessous des moindres œuvres de la charité chrétienne. Et qui ne voit que cette féconde charité est surtout la vertu des tems présents ? Comme si Dieu voulait consoler son Église de l'égoïsme du siècle, il suscite des âmes d'élite, il souffre parmi les fidèles un esprit de dévouement, d'ingénieuse charité qui ne connaît plus de bornes. Il semble que toutes les pieuses inventions de cette sainte vertu sont épuisées, que tous les besoins sont prévus et satisfaits, lorsque tout-à-coup on voit surgir une œuvre nouvelle pour des besoins ignorés du monde, mais qu'a su découvrir la charité catholique.